



HAL
open science

La mémoire ré-inventée dans Conjeturas sobre la memoria de mi tribu de José Donoso

Nathalie Besse

► **To cite this version:**

Nathalie Besse. La mémoire ré-inventée dans Conjeturas sobre la memoria de mi tribu de José Donoso. Les réélaborations de la mémoire dans le monde luso-hispanophone, ROMANIA, May 2008, Nancy, France. pp.177 - 188. hal-04067257

HAL Id: hal-04067257

<https://hal.science/hal-04067257>

Submitted on 13 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La mémoire ré-inventée dans *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu* de José Donoso

Nathalie Besse

Université de Strasbourg

José Donoso, romancier de la mémoire et de l'identité, est-on tenté d'écrire au regard du nombre de fictions qui les mettent à l'honneur, fait paraître en 1996, l'année de sa mort, un ouvrage au titre curieux : *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*, mémoire familiale et non d'un seul homme, mais probablement fictive à en juger par le terme initial. José Donoso ré-invente en effet la mémoire des siens plus qu'il ne s'en fait le fidèle dépositaire. À la recherche du temps perdu, il sonde la mémoire tribale comme d'autres succombent à une tentation ou répondent à une nécessité, et questionne les acteurs du passé dont la parole va inspirer, en dépit d'une inévitable subjectivité, la matière de ce livre qui oscille entre anamnèse et fabulation.

Nous verrons en effet comment José Donoso légitime le recours à la conjecture, celle qui se loge dans les anfractuosités de la mémoire et entend combler ses lacunes. Mémoires romancés donc, qui tendent à ennoblir ou à rendre épique l'histoire familiale ; mais la prétendue vérité ne se laissant guère saisir, quelle mémoire n'est pas conjecturale ? Et partant, pourquoi ne pas considérer la réélaboration comme fondatrice de mémoire ?

LA MÉMOIRE, ENTRE NÉCESSITÉ ET SUBJECTIVITÉ

Je me souviens, donc je suis

« Si me pregunta cuál es el elemento que más uso en mi escritura diré que es el dolor de la memoria. La memoria es lo que señala que las cosas van a morir »¹. Mais également celle qui les retient de sombrer définitivement, celle qui les ranime et en préserve le souffle, celle qui, par-delà toute mort, appose sur le néant l'empreinte du vivant et triomphe de la nuit. José Donoso a toujours eu à cœur de conserver le souvenir de ses proches, et d'en éclairer les zones d'ombre, comme telles obsédantes, avec le sentiment qu'il était le plus à même de fouiller, de *rescatar* — verbe dont on ne compte pas les occurrences — cette mémoire collective grâce à sa maîtrise du mot.

Dans un pays qui abuse de l'oubli et s'ingénie à jeter un épais voile sur toute vérité honteuse de l'Histoire, si l'on en croit ce Chilien pour qui la mémoire paraît relever tout au contraire d'un impératif catégorique, José Donoso déplore le peu de considération accordée par les siens à leur propre mémoire, et avait pris ce pli, en dépit de leurs railleries, de les incommoder de ses questions sur des ascendants dont ils sont tous légataires — et comme tels, redevables de mémoire ? —, dont ils portent nécessairement l'écho. Pour preuve, ce texte mémoriel sans doute enfoui, dès avant la naissance, au plus profond de l'auteur comme une mémoire en pleine chair que les mots enfanteraient : « un texto-

¹ Entrevue accordée à *ABC*, 6 décembre 1994, p. 47.

previo-al-texto inscrito en el silencio de mi ADN antes de que yo naciera »². Atavisme donc que ce texte considéré par l’auteur comme « memorias » ou « memorial de familia »³, et qu’il distingue expressément d’une généalogie, inintéressante selon lui. Un texte à ne pas confondre non plus, cela va sans dire, avec une autobiographie ou des confessions puisque cet auteur, qui n’est pas lui-même la matière de son livre, s’attache moins à narrer son histoire que celle de ses aïeux.

Non que la problématique du moi soit absente de *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu* car celui qui récupère la mémoire de ses ascendants espère bien en tirer un bénéfice identitaire : « ceder a la tentación de escarbar en mi memoria tribal y reordenar su arquitectura para reconocerme en ella »⁴. Ou d’une mémoire familiale aux vertus spéculaires, grâce à laquelle se reconnaître, et se connaître. Et l’on comprend mieux cette tentation qui répond à une nécessité de tout l’être en quête de lui-même. Sans la mémoire, que serions-nous ? demandait Chateaubriand dans ses *Mémoires d’Outre-Tombe*⁵. De fait, l’homme est un être de mémoire, qui est — ontologiquement et psychologiquement — par la mémoire, et à lire José Donoso on est tenté d’affirmer, en s’inspirant du philosophe : « je me souviens, donc je suis ». Et inversement, dans une relation dialectique qui nous fonde tous.

L’auteur, tel un paléontologue, redessine cette étrange ossature collective dont il devine la totalité à partir de ses fragments⁶ afin de retrouver l’unité, autant dire un sens dans ce tout que la mémoire inscrit dans une continuité et une cohérence, ce tout dans lequel elle possède par conséquent, comme dans toute société ou culture, une fonction structurante. Une communauté dont l’auteur n’est pas uniquement un élément mais également un prolongement, une conséquence, à ce titre pétri de l’histoire des siens, car le passé est plus que l’antécédent du présent, il en constitue la source, le façonne et, si l’on n’y prend garde, le ronge parfois. C’est ce dont témoigne cet auteur “captif” semble-t-il des failles du passé, troublé par la conscience d’une ambiguïté sociale dont provient le sentiment douloureux d’être “déclassé” : « nací en una familia de posición social ambigua, con un pie en la oligarquía y otro en la clase media, pero desterrada de ambas »⁷. L’insécurité identitaire qui en découle, serait pourtant, à en croire l’auteur lui-même, à l’origine de sa vocation littéraire.

Afin d’exhumer un passé qui n’a jamais cessé de respirer en lui, ce José Donoso archéologue qui ne cache pas sa fascination pour les photos, explore cartons et tiroirs trop longtemps fermés pour consulter celles, souvent jaunies qui furent prises au XIX^e siècle, et fait sien cet « acervo familiar »⁸ comme en attestent les verbes ou possessifs à la première personne : « conservo » à foison ; « también tengo la fotografía » ; « guardo en un cajón de mi escritorio » ; « que yo hice más » ; « mis fotos »⁹... Attribué par la facilité avec laquelle chacun supprime ses souvenirs alors que tout ce qui préserve la mémoire et permet d’écrire l’Histoire devrait être consciencieusement conservé, José Donoso oppose à cette mémoire “jetable” en quelque sorte, et à ce mépris pour le passé, le soin de l’archiviste. Pourtant, les photos, daguerréotypes, et vieux portraits, de même que les lettres, qu’accumule José Donoso, s’ils matérialisent ces êtres dont il émane, ne suffisent pas toujours à laisser une trace, comme le montrent ces interrogations : « ¿Quiénes fueron? ¿Por qué no dejaron huella de amor ni de anécdotas en nuestros anales? ¿Quiénes habían sido —insistía yo, como exigiéndoles una respuesta [...] »¹⁰.

² José DONOSO, *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*, Madrid, Alfaguara, 1996, p. 15.

³ *Ibidem*, p. 15, puis cité dans l’introduction de José DONOSO, *El lugar sin límites*, Edición de Selena Millares, Madrid, Cátedra, Letras Hispánicas, 1999, p. 45.

⁴ *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*, p. 18.

⁵ CHATEAUBRIAND, *Mémoires d’Outre-Tombe*, Tome I, Paris, Éditions Biré-Moreau, Garnier, 1947, p. 72.

⁶ *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*, p. 121.

⁷ Marie MURPHY, « Donoso en el espejo », in José Donoso. *La literatura como arte de la transfiguración*, Barcelona, Revista Anthropos, Huellas del conocimiento, n° 184/185, mayo-agosto 1999, p. 34.

⁸ *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*, p. 176.

⁹ *Ibidem*, pp. 221, 220, 176, 148.

¹⁰ *Ibidem.*, p. 145.

Comment ne pas comprendre qu'au-delà de « qui furent-ils ? », il convient de lire « qui suis-je ? », ou que ces questions entêtantes témoignent d'une quête identitaire profonde ? De là ce passé sommé de s'expliquer, exhorté à "parler" enfin. José Donoso interroge inlassablement ces visages silencieux, pour ne pas perdre le fil, pour ne pas rompre le lien, car la mémoire c'est aussi en un sens, et peut-être avant tout, du temps affectif.

Je me souviens, donc je réélabore

Mais José Donoso ne saurait faire "avouer" à lui seul tout objet chargé de mémoire, sans le secours de ses proches qui mêlent leur voix à la reconstitution de la mémoire familiale. La polyphonie qui contribue à échafauder *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu* sur une base instable, pose le problème du témoignage dont on ne peut espérer aucune exactitude tant il est vrai que nous n'avons qu'une perception subjective du réel, et n'en proposons donc qu'une interprétation. Que valent les nombreux « dicen que », « se dice que » ou, avec plus de recul, « según lo que se dijo en su tiempo » qui émaillent ce récit, ou encore « recuerdo que » et les plus prudents « por lo que recuerdo » ? Quel crédit accorder à la parole, « eco de rumores » le plus souvent¹¹, ou au souvenir, partiel ou fuyant, victime d'illusions d'optique et voué à s'estomper ou du moins à se laisser réécrire.

On ne s'étonnera donc pas des nombreuses suppositions qui agrémentent ce voyage dans le temps, déclinant à l'envi un *deber* hypothétique ou faisant la part belle au verbe *preguntar* ; sans omettre un lucide « y esto puede ser leyenda », ou un impuissant « y a menudo soy incapaz de distinguir qué fue verdad y qué rumor en estas historias »¹². Rien de bien surprenant, face à tant d'inconnues et de contradictions, si l'auteur se prend au jeu des supputations et, faute de savoir, s'en remet à la fiction : lorsque la mémoire se dérobe, l'imagination la relaie.

Mais cette démarche ouvertement "fantaisiste" si l'on ose dire, qui admet qu'une part de fiction puisse coexister avec la mémoire des faits, mène-t-elle à un résultat si éloigné de la seule mémoire en soi approximative et fantasmagorique, et qui ne peut par conséquent être confondue avec la restitution fidèle du passé ? Ce que retient la mémoire, c'est un vécu appréhendé de façon subjective, sur lequel elle greffe en outre le regard décalé du présent où « je » est devenu autre et projeté, à son insu bien souvent, ses regrets et espérances. Ou d'un improbable temps retrouvé, car si Proust remémore un passé "tel quel" à l'en croire, un « passé pur » dirait Bergson¹³, comment oublier que celui-ci est nécessairement déchu et inactuel ? ce qui n'en laisse que plus de latitude à l'initiative individuelle de chacun dans le souvenir, autrement dit à des réélaborations, voire un romancement.

Et Georges Gusdorf d'affirmer que « l'insuffisance objective du souvenir concret va de pair avec sa suffisance subjective »¹⁴. Humaines lacunes, et non moins humaine imagination tendant à les combler, mais ne différant guère en définitive du défaut de mémoire, involontaire, qui veut que, sans mentir sciemment, on puisse dénaturer la vérité. N'est-ce pas là le fait de tout romancier ? Mais à la différence de celui-ci, dont les mensonges et artifices sont délibérés, on ne peut faire grief à tout un chacun de dérives fabulatoires semble-t-il inhérentes à la mémoire, ou lui tenir rigueur de l'intervention spontanée de l'imagination dans le souvenir. Celui-ci s'avérant plus souvent une reconstruction non dénuée de partialité qu'une transcription objective, on perçoit vite, embusquée dans

¹¹ *Ibidem*, p. 209.

¹² *Ibidem*, pp. 229 puis 255.

¹³ Cité par Georges GUSDORF, *Mémoire et personne. Tome I, La mémoire concrète*, Paris, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, PUF, 1951, p. 113.

¹⁴ *Ibidem*, p. 128.

l'antériorité chronologique, une fonction fabulatrice qui fait que le présent se découvre un passé qui lui convienne. Selon Georges Gusdorf, « nos souvenirs nous ont faits ; nous faisons nos souvenirs »¹⁵.

On ne saurait définir plus explicitement la démarche de José Donoso, certes avide de mémoire, mais romancier de son état, dans *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*. « Novela familiar », dit Ricardo Gutiérrez Mouat¹⁶, comme l'indique, outre le premier terme du titre, une dédicace aux femmes de sa descendance « para que no se olviden y lo vuelvan a contar y a inventar otra vez ». Entre mémoire et fiction, la transmission n'exclut pas la ré-écriture, car si être c'est remémorer, c'est aussi créer : ré-inventer, à la frontière du souvenir et du devenir. Et ne peut-on appliquer à la mémoire ce que Paul Valéry pensait du Moi qui « tient sur un seuil, entre le possible et le révolu » ?¹⁷ Ce sont bien tous ces possibles qui intéressent l'imagination féconde de José Donoso, écrivain dont la mémoire familiale aura inspiré plus d'un roman, mais également écrivain dont le mémorial "peu scrupuleux" n'aura pas échappé à la pulsion irrésistible de romancer. L'auteur exploite autant que faire se peut la malléabilité d'un passé en soi relatif, dépendant de la lecture qu'on en fait : dans *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*, le souvenir n'est plus une matière impalpable qui s'impose mais dont il dispose, à sa guise, qu'il remodèle, cette fictionnalisation de la mémoire tribale revenant à "transgresser" d'une certaine façon le passé. Chez José Donoso, moins mémorialiste qu'affabulateur, le temps retrouvé s'avère fictif, et voulu comme tel dès l'abord, bien que sa recherche s'ancre dans une réalité vérifiable, la conjecture servant plus à secourir une mémoire défaillante qu'à altérer des faits avérés, ou visant moins à la supplanter qu'à combler ces insuffisances dans lesquelles paraissent se blottir autant de romans virtuels.

LA CONJECTURE FONDATRICE D'UNE MÉMOIRE VRAISEMBLABLE

Des mémoires romancés

« Lo único cierto son las conjeturas »¹⁸, affirme non sans provocation cet auteur appartenant à l'ère du soupçon dans ses mémoires "corrompus" ou à tout le moins corruptibles, puisque *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu* se donne à lire, et d'emblée, comme des mémoires romancés. Pourquoi ce « roman familial » ? pour parler comme Freud qui qualifiait ainsi le fantasme infantile consistant à renier les parents réels pour leur en substituer d'autres, imaginaires, en général d'un rang social plus élevé, ce dont ne se cache nullement José Donoso dans cet ouvrage où il rattache ses aïeux à d'illustres personnalités de l'Histoire. Faire en sorte que le passé devienne un événement, et le parent un "personnage" ; rompre avec l'anonymat et une existence insignifiante en conférant un semblant de légende à des êtres "sans histoire", une intensité — un surplus d'existence ? Dans ces mémoires pipés que constitue cet ouvrage, à en juger par l'expression récurrente « memoria trucada », José Donoso relie certains de ses ascendants à des hommes du XIX^e qui ont marqué leur temps, et se sent ainsi rattaché au siècle précédent dans ce qu'il a produit de plus admirable.

¹⁵ *Ibidem.*, p. 256.

¹⁶ Ricardo GUTIÉRREZ MOUAT, « La novela familiar de José Donoso », in *José Donoso. La literatura como arte de la transfiguración*, op. cit., pp. 77-82.

¹⁷ Paul VALÉRY, *Mélange*, Paris, N.R.F., 1941, p. 98.

¹⁸ *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*, p. 225.

Ses spéculations commencent par la nourrice, la Nana Teresa qui était considérée comme un membre de la famille, et qui représentait pour l'auteur une évidente figure maternelle. Cette grande *zamba* qui semblait incarner à elle seule la mémoire, serait liée à l'ambition de l'auteur de devenir écrivain, et fut la première, bien qu'elle ne sût ni lire ni écrire, à raconter des histoires au petit Donoso dont elle forma la curiosité et l'imagination. Or, l'auteur va rapprocher cette femme appartenant au petit peuple chilien de Marcel Proust, l'écrivain qui aura le plus fasciné José Donoso. En effet, celui-ci, féru de biographies, découvre dans le passé de Proust une certaine Laure Heyman avec laquelle il échangea quelques lettres, et il se trouve que l'amie d'enfance de la Nana s'appelait également Laure, et qu'à y regarder de près bien des données coïncident selon lui. Il n'en faut pas plus à notre singulier mémorialiste pour laisser libre cours à son imagination et soupçonner une possible relation : « Es posible conjeturar entonces que la Nana Teresa, gris, humilde, servicial como fue, haya jugado cuando era una niña pequeña con la que fue una de las mujeres más cultas, elegantes y admiradas de la Europa de su tiempo »¹⁹. On retrouve là le goût immodéré de José Donoso pour la transgression des "castes" sociales qui a bien souvent donné lieu dans son écriture à une dégradation de l'aristocratie, et qui veut en l'occurrence rapprocher l'humble *zamba* des lumières du XIX^e siècle européen. Mais sans doute aussi conjurer l'oubli en associant le nom de cette nourrice inconnue à celui d'un talent impérissable, qui ne saurait s'évanouir des mémoires.

Après la valorisation de la Nana, José Donoso récidive dans un chapitre où il se plaît à croire que son cousin Cucho, attardé mental avec lequel il jouait enfant, fut examiné par le père de la psychanalyse, et comme dans le cas précédent sur la base de documents et de faits théoriquement avérés, puis de suppositions plausibles. Ici, le père de José Donoso lui explique dans un premier temps, devant une photo où l'on peut voir le Professeur Charcot, que ce dernier connut l'oncle Cucho qui dut lui parler de son fils, et l'on raconte dans la famille que l'éminent spécialiste étudia son cas. Bien des années plus tard, José Donoso lit un article sur les médecins du XIX^e siècle, assorti de photos dont la principale montre le Professeur Charcot examinant un pauvre aliéné recourbé à ses pieds et, en arrière-plan, l'un de ses étudiants promis lui aussi à marquer son époque : Sigmund Freud. Et José Donoso de fabuler : « En todo caso, que Freud, de pasada y entre una serie de « casos » exhibidos por Charcot en clase, hubiera por lo menos visto, tocado, tomado conciencia de mi pariente, se me presenta como una conjetura seductora, aunque sin posibilidad de que se confirme positiva o negativamente »²⁰. Suit une série d'interrogations doublées du conditionnel qui n'en mènent pas moins, et non sans logique, à : « Avanzando un paso más en esta audaz conjetura, ¿no era posible que ese bulto semihumano, desdichado y humillado de la fotografía, que no merecía más respeto que un desecho en un basural, fuera Cucho Concha mismo [...] ? »²¹ Nous remarquons que, comme dans l'exemple de la Nana, José Donoso déprécie à dessein le proche, soulignant l'humilité de la nourrice ou l'avilissement du cousin, pour mieux contraster avec le prestige de la classe sociale ou du scientifique, censé rejallir sur eux.

Si l'auteur associe volontiers certains membres de sa famille à tel ou tel personnage de renom susceptible de les ennoblir, il montre la même aspiration à la grandeur lorsque, pour percer le mystère d'une grand-tante, il relie son histoire aux grandes passions publiques qui influaient, plus qu'on ne saurait le comprendre aujourd'hui, sur les petites histoires privées, ce qui permet d'inscrire la saga familiale dans une trame épique. Marta Donoso Henríquez, *alias* Sor Bernarda, sœur aînée du grand-père de l'auteur, ne manque pas d'attiser la curiosité de toute la famille : en effet, cette nonne claustrée dans le couvent des Capucines de Santiago, refuse, pour des raisons inconnues de tous, de montrer à qui que ce soit un visage qui n'en deviendra que plus obsessionnel. Le père de l'écrivain l'emmène en

¹⁹ *Ibidem.*, p. 138.

²⁰ *Ibidem.*, p. 161.

²¹ *Ibidem.*, p. 162.

1934, alors qu'il doit avoir dix ans, voir cette étrange parente qui, soixante ans durant, ne lève jamais le voile, pas même sur ordre du Président de la République qui, une fois l'an, rend visite aux religieuses et leur demande, en présence de leurs parents, de montrer leur visage.

Cette Marta qui fait partie de la légende familiale, va alimenter les conjectures de José Donoso dans le plus important chapitre de l'ouvrage, tout au long de quelque 120 pages (quand certains n'en font qu'une trentaine) : « Yo mismo, muchos años después de la muerte de Sor Bernarda, sentí una creciente obsesión por la capuchina velada, por escribir una historia que *podría* ser la suya, combinando lo que me dictaba la fantasía con los escasos elementos de realidad que sobre ella se conservaban »²². Pour résoudre l'énigme de Sor Bernarda, l'auteur se propose trois hypothèses dépendant des préférences politiques des bisaïeux. Il élabore un possible scénario dans un contexte conservateur, puis au contraire libéral, pour se demander enfin si ce voile "immobile" n'aurait pas servi à masquer une tout autre personne.

Le romancier imagine d'abord, dans le Talca de 1880, une Marta fille de réactionnaires et bigots, et dont la sœur Eugenia, jeune veuve considérée comme perverse par les descendants, aurait couvert d'infamie les aïeux en s'enfuyant avec un entrepreneur nord-américain devenu l'ami de la famille, et en se laissant aller à quelques instants érotiques avec le petit esclave noir auquel elle apprend à lire et à écrire, lequel, étant gardien des clefs, lui ouvrira définitivement les portes d'une liberté scandaleuse. Dans cette famille abasourdie par le déshonneur, Marta aurait proposé de laver la faute de sa sœur, au sacrifice de sa vie, en rejoignant les sœurs de la Charité ; mais la Mère Supérieure fréquentant radicaux et franc-maçons selon la mère de Marta, celle-là imposera à celle-ci, qui lui vouera une violente rancœur, l'enfermement dans le couvent des Capucines de Santiago. À la surprise du lecteur, José Donoso lui-même admet que cette conjecture et ce dénouement ne sont pas les plus satisfaisants : « Hay muchas otras maneras en que puede o debe haber concluido. El final que he dado más arriba, sin embargo, no es el más probable, ni siquiera el más satisfactorio desde el punto de vista literario »²³.

Et si les convictions politiques de l'arrière-grand-mère avaient été, ce qui est plus probable, libérales ? José Donoso imagine, dans une famille anticléricale, une Marta extrêmement dévote, dont la mère ne supporte plus le mysticisme, et qu'elle envoie quelques jours chez des parents à Santiago où Marta en profite pour intégrer, de son propre chef, et sans prévenir personne, l'ordre des Capucines ; elle refusera de lever le voile devant le Président Federico Errázuriz Echaurren qui, étant libéral, ne représente aucune autorité à ses yeux. Comme auparavant, José Donoso n'hésite pas à faire partager au lecteur ses doutes quant à ces inventions qui ne l'ont jamais véritablement contenté, ou dont le final, principal écueil selon lui, n'a jamais apaisé sa quête : « Es que no atino —repuse— a descubrir cómo fue el final verdadero, histórico o novelesco, ni a construir un cierre brillante »²⁴.

La femme d'un cousin lui suggère une troisième hypothèse : sous le voile, se cachait peut-être une autre que Marta. Partant du fait avéré qu'Eugenia, dont le seul nom crisper la famille, a mystérieusement disparu, José Donoso imagine le ressentiment de sa mère qui décrète l'entrée au couvent de Marta, contre la volonté de celle-ci, pour expier la faute de sa sœur. À Santiago, Marta met fin à ses jours, mais l'arrière-grand-mère, aidée de son fidèle cocher Sandalio et de la fille de celui-ci, la Mariconilla, l'enterrent eux-mêmes en secret avant que l'aïeule ne demande à cette dernière de prendre la place de Marta chez les Capucines.

²² *Ibidem.*, p. 212.

²³ *Ibidem.*, p. 274.

²⁴ *Ibidem.*, p. 294.

Pure fantaisie, convient ce faussaire avoué ; et histoires toutes conditionnelles pour ainsi dire. Que penser de cet ouvrage qui se veut mémoires familiales mais se transforme, au jeu de l'écriture, en "roman", sans se départir néanmoins de cette mémoire qui en est la source ?

Une réélaboration salutaire ?

On sait l'indécision des lignes de démarcation entre autobiographie et roman dans la mesure où l'écrivain a pour matière première le vécu de sa vie²⁵. Les mémoires qui nous intéressent présentent la même caractéristique que cette autobiographie qui exposerait en réalité le "roman" d'une vie et s'avèrerait en elle-même conjecturale. José Donoso a amplement rappelé par ailleurs combien son existence et ses fictions ne formaient qu'un : « la vida y la novela no están claramente separadas. Una anula —y recrea— la otra, ou que la novela me ha escrito a mí y no yo la novela »²⁶.

Lorsque José Donoso affirme sans ambages « es pura conjetura »²⁷, il paraît saborder certes ces mémoires dont tout lecteur attend un engagement de vérisme, mais on ne saurait pour autant classer *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu* parmi les différents romans de José Donoso. Œuvre hybride donc, à la frontière du mémorial et de la fiction. Mémoires romancés, avons-nous dit, ou plutôt "roman mémorial" ? car ce n'est pas un hasard si le terme *conjetura* ouvre le titre et préside à cet ouvrage où l'invention "colonise" la mémoire et où la conjecture triomphe. Faut-il penser que c'est une relation de pouvoir qui s'engage entre le souvenir et la spéculation ? Mémoire investie, et entravée, ouvertement par le romancier ; roman empêché, ou à tout le moins importuné par l'incursion du "mémorialiste".

Il n'est pas inintéressant que ce romancier impénitent, aux prises avec la réécriture de la mémoire tribale, évoque celle-ci dans une œuvre qui se regarde aussi se faire, et sur laquelle l'auteur émet, comme nous l'avons vu, des remarques, des doutes, éventuellement des frustrations qui naissent de ce texte en quelque sorte inabouti, et dans l'incapacité de se clore puisque puisant à l'infini de la conjecture. Doit-on considérer que cette "auto-insatisfaction" ruine le projet même, anéantit cet ouvrage volontairement construit sur le sable, ou ne faut-il pas reconnaître que de telles réserves sont le fait d'un écrivain lucide qui sait qu'il ne sait rien ? Et que toute vérité, familiale ou historique, n'a guère plus de fondement qu'une interprétation. Ou que la mémoire tribale s'avère bien souvent un concert d'extrapolations érigées en réalité.

C'est ainsi que dans le dernier chapitre, José Donoso inverse des idées communément admises en insinuant que la mémoire historique peut recourir au mensonge et que ce sont précisément les conjectures de certains membres de la tribu qui rétablissent la vérité. Dans cette famille où, durant les guerres d'Indépendance, une branche resta farouchement royaliste, une curieuse légende prétend que le détestable gouverneur espagnol don Francisco Marcó del Pont, aux abois après que les insurgés eurent pillé sa demeure, aurait fui vers le sud et aurait passé une nuit à Talca chez un Donoso, selon le père de l'auteur qui invalide par là l'historiographie officielle, et va montrer combien chacun y va de sa conjecture :

—Es que existe otra versión de las cosas, que corre por lo menos en mi familia, aunque con escasos visos de verdad, por debajo y con sordina respecto a la versión oficial, la de la crónica. [...] ya vamos siendo muy pocos los que conservamos sus vestigios en forma de conjeturas o especulaciones de

²⁵ Georges GUSDORF, *Les écritures du moi. Lignes de vie I*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1991, p. 15.

²⁶ Cité dans Marie MURPHY, « Donoso en el espejo », in José Donoso. *La literatura como arte de la transfiguración*, op.cit., pp. 32 et 33.

²⁷ *Conjeturas sobre la memoria de mi tribu*, p. 273.

viejos... y con nuestra desaparición esas posibilidades se extinguirán. Quedará campeando sólo la escuálida verdad desnuda, o *una* verdad desnuda que llamamos la *verdad histórica* de nuestras afirmaciones²⁸.

Pour preuve, un tableau que le fugitif aurait laissé à son hôte, *Nuestra Señora de la Paloma*, si toutefois ces conjectures peu glorieuses pour la famille ont le moindre fondement. Et les dernières lignes de l'ouvrage ne rassasieront aucunement le lecteur qui espérerait une ultime vérité, tant elles mettent l'accent sur l'impossibilité d'appréhender cette dernière : « No importa nada que sea la Inés Letelier de Talca [...] la que se quedó con el cuadro de Marcó del Pont, que por otra parte es de calidad bastante dudosa »²⁹.

Dans ces mémoires réécrits, accordant une suprématie à la conjecture qui évince volontiers la réalité mais non le réalisme, le critère de vraisemblance n'étant jamais négligé, le romancement devient fondateur de l'histoire familiale, ou la conjecture fondatrice de mémoire. D'une mémoire. Cette dernière étant malgré elle maîtresse d'erreur et de fausseté, pourquoi mépriser le roman de la mémoire ou les réélaborations conscientes et délibérées de l'imaginaire ? Se retrouver soi, c'est peut-être aussi se ré-inventer, et ne peut-on penser avec Georges Gusdorf que « Se connaître, donc, c'est se choisir » ?³⁰ À mémoire mensongère, déformation "vraie", non plus arbitraire mais salutaire puisqu'en formulant nos aspirations, cette mémoire revue et corrigée peut prendre valeur de révélation, sinon d'accomplissement. Cette "métamémoire" plus en quête d'un sens que de vérisme — la vérité de tout un chacun n'étant en définitive qu'une mythologie du moi — répond sans doute à un désir de justification personnelle, à une finalité existentielle, dans l'espoir d'une transfiguration ; car les idéalizations et autres distorsions du souvenir ne sauraient être toujours tenues pour une forme de désertion ou une tentation de romancer sa vie par crainte de l'affronter. Mais la frontière étant imperceptible entre le pathologique et le "normal", qui saurait dire où commence l'aberration ? Certainement pas le romancier...

José Donoso, qui rappelle le lien indéfectible entre mémoire et être, et défend dès l'épigraphe un devoir de mémoire, signe paradoxalement des mémoires romancés, et assumés comme tels puisqu'aucun souvenir ne saurait être autre chose en définitive qu'une forme de réélaboration. Il semblerait que l'incomplétude de la mémoire stimule, comme tout manque, un état de désir, fatalement inassouvi, qu'entend apaiser la fiction, laquelle, si elle ne restitue pas la vérité des faits, offre néanmoins, à l'instar du mythe, une vérité de l'homme. Car outre la mémoire à laquelle tout individu se ressource et grâce à laquelle il se forge une identité, comment omettre une portée universelle qui relie chacun à une totalité : écrire *sa* mémoire, c'est indéniablement contribuer à la grande histoire de l'humanité ; tant qu'il y aura des hommes disposés à faire œuvre de mémoire, fût-ce en composant le *roman* d'une vie.

²⁸ *Ibidem.*, pp. 345-346.

²⁹ *Ibidem.*, p. 349.

³⁰ Georges GUSDORF, *La découverte de soi*, Paris, Bibliothèque de Philosophie Contemporaine, PUF, 1948, p. 487.